

EN MARGE DE LA JOURNÉE INTERNATIONALE DE LA FRANCOPHONIE

Qu'appelle-t-on célébrer ?

Ramanujam Sooriamorthy

(Association mauricienne des enseignants de français)

Il me faut, je le crains, quant à cette pratique, elle-même le rejeton ou la survivance d'une tradition religieuse fermement ancrée dans l'espace chrétien, qui veut que chaque jour de l'année soit celui (de la fête) d'un saint mort en ce jour-là, mais lequel fut aussi comme le témoin de sa montée au ciel, consistant à réserver tout spécialement un jour de l'année, de chaque année, toujours le même, voire, dans certains cas une semaine ou une décade, mais non moins rituellement, pour fêter, pour célébrer tel ou tel événement, pour commémorer le souvenir de tel ou tel grand personnage envers lequel la famille, le clan, la patrie, sinon l'Humanité entière, ont une dette-----réelle ou/et imaginaire, ----- de reconnaissance, afin de mobiliser l'attention autour d'une question, d'un problème, d'un thème par lesquels tout le monde, presque tout le monde est concerné, en tout cas devrait, apparemment, se sentir concerné, avouer une certaine allergie, pour ceci qu'il semblerait que le personnage, l'événement, l'idée, le thème en question ne méritassent une tension d'esprit ou un dévouement que dans l'espace temporel restreint de ce jour-là, de ce jour-là seul que, par ailleurs, on ne consacre, sauf exception vraiment exceptionnelle, jamais entièrement, contrairement à ce que d'aucuns n'hésiteraient à prétendre, à l'objet, quel qu'il soit, sur lequel on est censé, ou on affirme devoir se concentrer exclusivement pour l'occasion. Une telle pratique ne témoignerait d'un réel attachement ; il ne s'agirait que d'un rituel purement formel, d'une mécanique vide de toute réelle signification.

Cependant, je n'ai pas le droit d'ignorer que ce même rituel, cette même pratique peuvent fort bien contribuer à une remise en mémoire de l'événement, du personnage, de la cause en question, qu'on aurait tendance, si urgentes les pressions du quotidien, à tout simplement oublier, qu'on oublierait même complètement, n'était ce rappel-----véritable pense-bête,-----que l'on doit grâce à l'identification de tel jour, de telle date, à tel fait, tel héros, tel idéal ; je ne peux non plus faire comme si cette pratique ne servait également à éveiller de l'intérêt, à revigorer la passion et à inspirer de l'amour pour tout ce qui est propre à élever l'être humain, tant et si bien que la fête, la célébration bientôt à un seul jour cesseront (peut-être) de se limiter pour, éventuellement, s'étendre sur toute une vie, sur tout ce qu'il en restera. Pourvu toutefois que ladite pratique ne se trompe ni d'objet, ni de finalité !

Puisqu'il est question de fêter, de célébrer, à tel moment précis, du moins dans un premier temps, essayons de voir ce qu'on fête, de comprendre ce qu'on célèbre. On fête le 20 mars, outre la Journée internationale de la Francophonie, l'arrivée du printemps ; on ne se remémore pas, comme on le fait d'habitude, la mort d'un saint dont on se réjouit qu'il soit ce jour-là monté au ciel, comme on l'a fait-----on l'a fait ?----- hier par exemple pour Saint Joseph. Notons que ce n'est pas la mort du saint qui, au moment de sa mort même n'a pas encore acquis le statut, n'a pas encore conquis la dignité de saint, qu'on fête, mais sa montée au ciel, son passage à un état supérieur, sa divinisation en quelque sorte.

Dans la mesure où, le 20 mars de chaque année, quoique seulement depuis 1988, nous célébrons, comme on dit, la Journée internationale de la Francophonie, ne dirait-on pas que depuis cette date on a fait de la francophonie une espèce de personnage allégorique, sinon une espèce divinité ? Aura-t-il fallu attendre la mort de la francophonie cependant, ou en redouter la disparition imminente, pour que naisse la Francophonie ? Ce sont des questions que je ne me propose pas de considérer pour l'heure, mais qu'il faut sans doute garder à l'esprit. L'essentiel pour l'heure, c'est que la Journée internationale de la Francophonie soit un jour de fête pour la langue française.

Est-ce à dire que la langue française ou/et les francophones du monde entier ne travaillent pas ce jour-là et passent leur temps à faire la fête ? Oui et non en même temps : on fait la fête en travaillant, quand on ne travaillerait en faisant la fête, sans forcément en recevoir d'autre salaire

que le plaisir qui en peut découler, de quoi faire rêver un patron capitaliste ! Le travail est une fête et la fête un travail. On travaille et on fête en chantant, comme on peut, comme on veut, mais de préférence non sans un certain sérieux, la beauté de la langue française, en en soulignant les qualités, les mérites, comme on s'empresse bien souvent de l'ajouter. On écrit, on organise des concours, on chante, donne des conférences, on publie des articles on fait paraître des ouvrages, bref on célèbre la langue française. Et ce n'est pas parce qu'on se démène, parce qu'on se met en quatre, qu'on n'y trouverait du plaisir. Après tout, ce n'est pas comme si on faisait n'importe quoi: on est en train de rendre, on rend, rendrait célèbre la langue française, on lui adresse des louanges comme à une divinité. Et cela s'imposerait surtout du fait que la langue française, la francophonie connaît des moments difficiles et inconfortables ; d'ailleurs-----qui sait ?-----, c'est peut-être pour cela que l'on célèbre depuis quelque temps la Journée internationale de la Francophonie ; pour cela, et pour d'autres raisons aussi sans doute que l'on n'a pas ici à rappeler.

Le discours de la louange, de la célébration, est comme par vocation à caractère hyperbolique : il tend tout naturellement, tout spontanément, à embellir, à nier les défauts bien réels, s'il y en a, et à inventer des vertus là où il ne saurait y en avoir : il exagère toujours et, exagérant, il déforme, il falsifie et il se discrédite, car l'hyperbole hyperbolisant n'est plus simplement hyperbole, mais aussi et surtout catachrèse et négation de soi. Il faudrait songer à un discours de la célébration qui fût, en admettant que cela soit possible, comme étranger à toute hyperbole sans pour autant cesser d'en retenir les aspects positifs, s'il y en a. Ce qu'il importe de retenir ici, c'est que le discours de la célébration, quand il donne dans l'hyperbole-----et il semble bien que, par moments du moins et en certains lieux, il ne fasse que cela, -----est un discours nocif, dangereux, peu crédible : il ne rend pas service à ce dont il prétend chanter la louange, ici à la langue française. Il embarrasse les francophones, et peut-être plus encore les Français, quand il ne provoquerait chez eux une réaction de rejet, et fait se hérissier les non-francophones qu'il a vite fait d'éloigner, sinon d'écoeurer. Il sied certes de rappeler ce qu'est le français, de mettre en exergue ce qu'il permet et rend, rendrait possible, mais avec sobriété, dans la discrétion. Tout un travail qui mérite une attention de tous les instants, et non seulement de toute une journée ou de toute une semaine, encore qu'il ne soit pas impossible que tel soit, au fond, le but visé, recherché : une attention de tous les instants.

Célébrer, on l'a un peu oublié, a également, du moins si l'on se fie à l'origine latine du mot, en sus ou à côté des sens que l'on connaît et reconnaît à ce verbe, à cette activité, celui de *rendre fréquemment visite à*, celui de *pratiquer souvent*, de *répéter*. Qu'il s'agisse de rendre visite, activité collective, ou de pratiquer, de répéter, activité essentiellement, pas uniquement, jamais uniquement, individuelle, le verbe se signale par sa dimension fréquentative : on ne rend pas visite, on ne visite pas, on n'explore pas qu'une fois, une seule fois, de même qu'on ne pratique pas, qu'on ne répète pas qu'une fois, une seule fois, mais on ne cesse de visiter, d'explorer, on ne cesse de pratiquer, de répéter.

Célébrer la francophonie ou la Francophonie-----et la Francophonie a pour rôle de promouvoir la francophonie-----, ce n'est pas autre chose que, je dirais même : ce ne devrait être autre chose que cela, que cette exploration interminable du français, que cette répétition qui n'en finit jamais de la langue. Et si l'on demande pourquoi il faudrait qu'il en fût ainsi, il sera répondu que ce n'est qu'ainsi, ce n'est qu'en explorant sans relâche la langue, ici le français, qu'en la pratiquant le plus souvent possible-----en lisant et en écrivant, en écoutant et en parlant-----, autrement dit en l'étudiant interminablement, en la travaillant, que l'on peut, éventuellement, la connaître, que l'on pourra en inventorier et analyser les usages, en comprendre les virtualités-----et tirer les conclusions et les conséquences qui s'imposent pour la conduite future de sa vie, j'y reviendrai dans un instant-----, que l'on pourra enfin vraiment célébrer, au sens courant, le français, la francophonie, pour avoir célébré, exploré, travaillé le français, en célébrant, en explorant, en travaillant le français, dans un climat de fête qui n'exclut aucunement le labeur, tout le long d'un travail auquel la mort elle-même n'apporte de terme, vu que ce qu'on dit ou écrit survit à soi, et qui présente toujours des allures de festivité. Et c'est peut-être cela, en

tout cas il le faut souhaiter, le sens ou le but réel, mais comme inconscient, de la Journée internationale de la Francophonie.

Cela dit, il ne faut jamais perdre de vue que ni la Francophonie, ni même la francophonie, dût-on y consacrer une vie entière, ne sont des fins en soi. L'important, c'est ce que l'étude, l'exploration, le travail de la langue, ici du français, peuvent rendre possible, peuvent, comme je l'ai dit ailleurs, *possibiliser*, peuvent *possibiliser* comme peut-être aucune autre langue, comme peut-être aucune autre langue ne l'a fait jusqu'ici, soit dit sans vouloir accorder un privilège excessif-----comment le pourrai-je d'ailleurs?-----, au français, sans surtout présupposer que c'est toujours et uniquement au français réservé de rendre possible, de *possibiliser* ce que depuis un moment et jusqu'ici le français, certaines pratiques à partir du français rendent possible mieux que n'importe quelle autre langue.

Mieux : j'entends moins par là les compétences singulières fictives dont le français serait investi et dont il n'est pas plus-----ni moins-----investi que n'importe quelle autre langue, moins ce qu'on appelait encore, il n'y a pas si longtemps, son génie, que la position que, pour des raisons politiques, historiques, culturelles et économiques, le français, la France et certaines institutions dont l'OIF, mais non moins la FIPF, l'UIJPLF, dont la mise en place remonte à 1950 et que l'on connaît depuis 2001 en tant que l'UPF, le CIRTEF, créé en 1978, la Journée internationale de la Francophonie elle-même, instituée en 1988, aidant, occupe sur la scène internationale.

Mieux : je n'ai pas en tête ni en vue le français lui-même, étant donné que LE français lui-même n'existe pas, comme j'ai à maintes reprises eu l'occasion de le rappeler et je ne puis mieux faire ici que de renvoyer à certaines de mes interventions¹. Je dirai, pour simplifier et pour faire vite, que je veux parler de l'héritage linguistique, mais en tant que dynamique plurielle régulièrement traversée d'éléments hétérogènes et ouverte sur le dehors selon un double mouvement d'accueil et de *visitation*-----*célébrer* (ne l'oublions pas) = *visiter*-----, en tant qu'hôte, aux deux sens (apparemment opposés) de ce mot, que le locuteur a pour tâche de *répéter*-----*célébrer* (ne l'oublions pas) = *répéter* également----- et de *transformer*----- *célébrer* (ne l'oublions pas) = *pratiquer souvent, fréquemment* aussi, et qu'est-ce que *pratiquer souvent, fréquemment*, si ce n'est *transformer*?----- surtout.

Transformer ? Pourquoi transformer ? Est-ce que ce ne serait pas une manière de déformer, de défigurer la langue ? de lui être infidèle ? de la rendre comme étrangère à elle-même ? La rendre étrangère à elle-même ! Mais c'est justement cela le pari, ou l'aventure, comme on voudra. Si l'on se contentait de simplement répéter, de fidèlement répéter l'héritage linguistique-----ce qui est rigoureusement impossible, mais c'est ce que très peu de gens ont l'air de comprendre et cela conduit à bien des inconséquences-----, ce serait le moyen le plus sûr de figer la langue, d'en faire une structure momifiée, immobile et comme morte-----ce qui, heureusement, n'est pas moins impossible. Ce qui est très possible, par contre, et on ne s'en prive jamais, c'est l'instrumentalisation idéologique de la langue, la mère de tous les hégémonismes et de tous les totalitarismes, et le prélude à l'acharnement liberticide le plus agressif qui soit, non moins qu'à l'étranglement de toute volonté de savoir. Il faut transformer l'héritage linguistique, et tout héritage d'ailleurs, si l'on ne veut mener une vie de perroquet qui passe son temps à répéter sans rien savoir, sans rien comprendre à ce qu'il répète, si l'on éprouve de la réticence à se laisser dicter son existence, ainsi que le font certains dans une espèce de jubilation pathologique, bien plus lamentables encore que tel pantin, que telle marionnette qui, eux, ont au moins l'excuse de n'être point animés, de n'être doués ni de volonté, ni de conscience. Il en va ici de la dignité du sujet humain, laquelle ne serait rien qu'un mot, qu'«une vacante sonorité», pour peu qu'il (le

¹ Je renvoie notamment à «Pe/anser le monde en français» in *Faire vivre les identités francophones*, Actes du XIIe Congrès mondial de la FIPF, Québec 2008, à «L'à-venir du français» in *Revue de l'Association des Professeurs de Lettres*, Numéro 137, mars 2011, à «Défendre le français» in *Défense de la langue française*, numéro 240, 2^e trimestre 2011, à «Le français aux Antipodes» in *Le français et la diversité francophone en Asie-Pacifique*, 2^e Congrès de la CAP-FIPF (2010), et à «Ce que peut le français» in les *Actes du Colloque de Madurai* (2012).

sujet humain) choisisse ou accepte, fût-ce sans le savoir, inconsciemment, fût-ce sous la contrainte elle-même, de végéter passivement tout en entretenant l'illusion de vivre pleinement sa vie, cependant que, vulgaire réceptacle devenu, on ne reçoit même ce qu'on reçoit, n'étant plus désormais qu'un objet, qu'un récipient que d'autres remplissent. N'importe comment, un être humain qui se satisferait de recevoir, de seulement recevoir sans y apporter du sien, sans offrir lui aussi, sans, ne serait-ce que pour lui-même, produire quelque chose qui porterait sa marque à lui, créé avec et sans ce qu'il a(ura) reçu, serait-ce vraiment un être humain ? Il s'agit là d'une question qui m'entraînerait très loin, trop loin pour le contexte limité d'un article de journal ou de revue, mais.....

Mais, le français, certaines pratiques, qui ne sont pas forcément apparues une première fois en français même, avec le français-----je pense à Cervantès par exemple : le lisant, on a la nette conviction que ce que fait le narrateur, ce à quoi il se livre, ce n'est rien d'autre déjà que la déconstruction derridienne, elle-même, comme chacun le sait, fortement imprégnée de Husserl et de Heidegger, mais (et une partie de la question, sinon toute la question se trouve là), dira-t-on cela si on n'avait pas appris à lire ? avec Derrida bien sûr, mais avec Diderot déjà dans *Jacques le Fataliste*, quelle que soit, par ailleurs, sa dette, et elle est immense, vis-à-vis de Sterne-----, certaines pratiques sur lesquelles les écrivains surtout, les vrais, mais aussi certains philosophes et grammairiens, certains professeurs, voire des gens ordinaires comme on dit, à l'instar de ces harengères (des Halles) qui, selon Népomucène Lemerrier, produisent, en une journée, plus de figures de rhétorique que les Académiciens eux-mêmes, ont attiré l'attention, permettent, permettraient d'éviter les pièges de l'idéologie, d'en déjouer les ressources, permettent, permettraient de contribuer à la mise en place et en mouvement d'un espace dynamique pluriel au sein duquel le sujet humain, ayant développé les qualités, grâce à l'étude de ces écrivains précisément, nécessaires à l'affirmation de soi dans le respect de toute forme d'altérité, mène une existence sereine que la proximité de facteurs hétérogènes ne saurait déranger.

Qui mieux que Mallarmé a, aura démontré, sans jamais rien démontrer directement, frontalement, la vulnérabilité du sens, ruinant ainsi toute possibilité même du discours idéologique ? Qui mieux que Sollers aura insisté sur le polylogue, à toujours et sans cesse réactiver, des langues, exposant ainsi l'insignifiance des prétentions des divers racismes et des aspirations hégémoniques ? Qui mieux que Derrida aura mis en lumière le fonctionnement du langage et rappelé les conséquences qui en résultent, qui en devraient résulter pour la pratique de la lecture, autrement dit pour celle de l'écriture aussi, pour ce qu'on nomme vivre en définitive ? Et tout cela se fait, se produit, en français surtout, même si ce n'est pas qu'avec le français, si parfois c'est contre le français même, voire sans le français², soulignant le pluriel de la langue, mettant l'accent sur le polylogue non moins que sur le carnage des langues pour que ne se réduisent à néant les espoirs d'entente, de convivialité, c'est-à-dire également de justice et de paix entre les êtres humains eux-mêmes, et entre les êtres et les choses en général, dans le respect et dans l'acceptation active de leur diversité et de leur hétérogénéité. On peut songer, entre autres, entre tant d'autres, aux travaux de Rabelais déjà, à ceux de Racine qui nous fait comprendre que le langage n'est surtout pas un instrument de communication, à ceux de Mallarmé dont toute la poésie est recueillement et réserve face aux êtres et aux choses, à ceux de Proust mettant en scène, un peu comme Joyce, l'infini de la langue, ou encore à ceux de Sollers sans cesse inventant et réinventant-----ce qu'il faisait régulièrement jusqu'à *Femmes* au moins,-----la langue, mettant en joyeuse confrontation les langues pour , lui aussi comme Joyce, créer une langue nouvelle.

Et tout cela qui se fait, qui se produit en français, quoique pas uniquement en français, mais peut-être surtout en français, à partir du français, ne saurait être simplement copié, imité. Qu'on essaie d'imiter Mallarmé ou Sollers, ou encore Lacan, rien que pour voir ? Ce à quoi ces diverses

2 Il me faut ici renvoyer à *Sans le français*, texte adressé à l'Association of Indian Teachers of French (AITF) pour le Congrès international qu'elle vient d'organiser à Chennai il y a quelques semaines, et qui, bien évidemment, n'a pas encore été publié, mais le sera, je l'espère, dans pas longtemps.

pratiques à partir du français, ce à quoi ces célébrations du français convient, c'est, au fond, à la création de sa propre langue à soi pour une vie dans la liberté et la dignité dans le respect de l'autre, dans le respect de l'irréductible altérité de l'autre. Mais ce n'est pas comme si l'on pouvait ponctuellement et définitivement conquérir cette liberté, atteindre à cette dignité, exercer ce respect : il s'agit là de tâches auxquelles il n'est pas de terme assignable et qui continuent même au-delà de la mort. Et cela aussi, c'est le français, ce sont certaines pratiques à partir du français qui nous le font le mieux comprendre, ainsi qu'en témoignent les œuvres de Blanchot, de Jabès et de Derrida par exemple.

Après ce que je viens de dire, il devrait être évident, même si ce que j'ai pu avancer est loin d'être exhaustif, qu'il faut célébrer la francophonie, peut-être la Francophonie aussi, pas seulement à l'occasion de la Journée internationale de la Francophonie et/ou durant la Semaine de la Langue française, mais tout le temps, en permanence. Mais célébrer, célébrer, ce n'est pas simplement dire la louange-----si tant est que dire la louange soit simple-----, c'est, suis-je tenté de suggérer, dire la louange sans la dire ; c'est visiter et explorer, c'est répéter et pratiquer, transformer, c'est célébrer sans célébrer pour se réserver la possibilité, la chance de célébrer. Célébrer le français ne revient pas tant à préserver, à défendre, à protéger, à, comme on le disait auparavant, collauder le français, qu'à le détruire, mais sans le détruire. A l'instar de Denis Roche ou de Pierre Guyotat par exemple, mais à l'exemple sans exemple et qui n'en est pas un de Lautréamont déjà ; tout comme certains écrivains qui, sous une allure fort classique, bouleversaient en fait la langue et les normes reçues pour créer leur propre langue, inventer leur propre écriture, tel Hugo, tel Gautier, mais seuls ceux qui savent lire, ayant appris à lire grâce au français justement, grâce à certaines pratiques (à partir) du français, en français, pour, contre, voire sans le français, s'en aperçoivent.

Car, ne l'oublions jamais, l'important, ce n'est pas le français lui-même, quoi que puisse signifier une telle expression ; célébrer le français pour en faire une espèce de divinité, ce n'est pas très intelligent, surtout que cela risque d'être, comme on dit de nos jours, contre-productif. Ce qui compte réellement, ce qui importe, c'est la condition du sujet humain, c'est la vie sur la terre, c'est le démantèlement de l'idéologie afin que puisse triompher la liberté. Et le français, certaines pratiques rendues possibles à partir du français, y peuvent, comme je ne cesse de le ressasser depuis longtemps déjà, contribuer.

C'est la raison pour laquelle il nous faut célébrer, aux sens que j'ai pu indiquer et rappeler, le français ; c'est également pour cette même raison qu'il nous faut célébrer, au sens courant pour commencer, la francophonie aussi bien que la Francophonie, qu'il nous faut célébrer la Journée internationale de la Francophonie et la Semaine de la Langue française, car elles constituent toutes des chances pour le français, pour les différentes actualisations aussi bien que pour les multiples virtualités du français, des chances pour, grâce à ce que le français rend possible-----je renvoie à tout ce que j'ai cru devoir articuler plus haut-----, la paix entre les hommes et les peuples qu'encourage le dialogue, le mélange des langues et des cultures (Sollers), pour, grâce à l'éthique et à la proairétique qui librement s'imposent dès le moment où l'on commence à comprendre ce qu'il en est du sens, du fonctionnement du langage en général et des langues dans leur diversité (Montaigne, Mallarmé, Sollers encore et toujours) la paix entre les êtres et les choses, pour, avec ce que j'ai ailleurs appelé la *liquidance* de l'idéologie (Mallarmé bien entendu, Derrida, la déconstruction), la paix du monde, pour la paix dans le monde.